L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Succursale : 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE, 15 MARS 1891.

Nouvelle-Orléans 14 mars 1891.

Messieurs les Editeurs de l'*Abeille*.

Messieurs et amis,

Je connais de longue date la digne et loyale presse de la Nouvelle-Orléans; je sais que l'un de ses traits caractéristiques est le sentiment de confraternité. Aux preuves nombreuses que j'en avais déjà vient de s'ajouter une preuve nouvelle.

Permettez-moi donc de la remercier bien sincèrement, bien vivement, de la façon si courtoise, si flattense, dont elle a bien voulu accueillir, annoncer la distinction imprévue que le gouvernement français a daigné me décerner, en me nommant Officier de l'Instruction Publique.

Double satisfaction, car tout ce qui me vient de la France, m'est infiniment précieux et j'attache le plus grand prix également aux sympathies de mes éminents confrères en journalisme.

Merci encore à tous : au *Daily States*, au *Franco-Louisianais*, au *Picayune*, à l'*Orléanais*, au *Times Democrat*, au *City Item*, au *German Gazette*, et j'ajoute à l'*Abeille*, quoique, dans ce dernier cas, ce soit un peu affaire de famille, n'est-ce pas !

Croyez, messieurs et chers amis, à mes sentiments affectueux toujours.

L. PLACIDE CANONGE.

M. Hubert Rolling.

M. Philip Werlein, 135 rue du Canal, vient de rééditer une œuvre très justement remarquée de l'éminent Professeur M. Hubert Rolling : *Harmonie de la Nature*.

On se rappellera le succès qu'elle obtint, sous la direction Maugé, alors qu'elle fut exécutée par l'orchestre de l'Opéra, que conduisait M. Lenfant. Quoique le morceau ait de grands développements, il fut bissé, et on dut le jouer entièrement une seconde fois.

Cette nouvelle édition, gravée à Philadelphie, est excellemment gravée, elle se distingue par la netteté, l'élégance ; elle sera vite enlevée par les pianistes.

Le morceau qui n'a pas moins de vingt-sept pages, grand format, est dédié au regretté M. A. Elwart qui fut un très brillant Professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris.

Nos remerciements à l'auteur pour l'exemplaire qu'il nous a adressé.

Concert.

Nous apprenons que de nombreux amis ont offert à M. Henry Wehrmann un concert, qui aura lieu au Grunewald Hall, le vendredi, 3 avril.

Nous aurons l'occasion de revenir à cette soirée intéressante et variée.

Disons-lui aujourd'hui, cependant que M. Wehrmann est un Louisianais, tout jeune encore — dix-neuf ou vingt ans, croyons-nous—qui s'est fait une loi du travail et qui, violoniste compositeur, marche d'un bon pas, avance sur la voie de l'art. Du sentiment, de la correction dans son jeu, et de plus, plume féconde, il a déjà écrit plusieurs pages dignes d'attention.

Théodore de Banville

Nos dépêches d'hier avaient transmis un nom absolument défiguré, celui de Théodore de Banville, qui vient de mourir à Paris.

Théodore de Banville, l'un des chefs de l'école parnassienne, était un écrivain d'un charmant talent et d'une grande originalité. Il compte au premier rang des poètes contemporains ; il s'est distingué dans le livre, au théâtre ; et comme caractère c'était l'honorabilité même.

Musée Théâtre.

Nous renvoyons les lecteur à l'annonce publiée par M. Eugene Robinson dans nos colonnes de ce jour. Ils y verront que le programme ne fut jamais mieux entendu pour piquer la curiosité. Il suffirait, pour attirer la foule, de rappeler que, dans le spectacle, se trouve la production exacte de l'exécution de Kousmier, à New York. On se rappelle les horribles détails de ce malheureux essai.

Prix d'entrée 10 cents.

Grand Opera House.

Nous connaissons au Grand Opera House que la semaine s'ouvrant aujourd'hui, lui vaille celle qui vient de finir et qui doit se solder par un beau montant.

Du reste tout promet que la troupe dont le début a lieu ce soir, obtiendra ici une réussite pécuniaire en même temps qu'artistique. Il en a été ainsi pour elle partout où elle s'est produite aux Etats-Unis. On vante un ensemble et la presse dit également beaucoup de bien de ses premiers sujets.

Nous les verrons dans une comédie dont notre public a fait depuis longtemps la bonne connaissance de : *The Paymaster*.

Ce sera le spectacle jusqu'au dimanche 22 mars.

MUSIQUE.—Nous recevons de la maison Louis Grunewald les morceaux suivants : *Gone ! Gone ! Gone !* (rien de l'endean) ; une chansonnette spirituellement tournée, paroles et musique, par Thomas Donnelly, un minatrel ; *Easter Lilies waltzes*, de C. A. White ; *Adah*, valse aussi, par Octave C. Bodemieller, pour piano.

Le Sirop Delabarre est recommandé par les médecins et les gardiennes d'enfants. On s'en sert dans les hôpitaux d'enfants trouvée et dans les autres à Paris et dans les Provinces.

Le sirop pectoral balsamique du Docongé guérit toux, rhumes, croup.

Chez l'herboriste.

Un monsieur demande de la poudre insecticide.

—Quelle quantité ? interroge le commerçant.

—Ah dame ! Je ne sais pas, moi !.... Je ne les ai pas comptées !

Un cocher qui se voyait grossir tous les jours, se décide à consulter un médecin.

—Pouvez-vous me dire ce que j'ai au ventre ?

—Ma foi ! dit le docteur, après avoir regardé et ausculté le bonhomme, c'est un peu d'hydropisie.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Cela veut dire que vous avez de l'eau là dedans.

—Impossible, s'écria le cocher.

Puis, après avoir réfléchi un instant :

—Je n'en ai jamais bu ! C'est ce gredin de marchand de vins qui m'aura trompé !

Enfants fin-de-siècle !

—Tu connais la plus petite pomme. Est-ce que tu l'as laissé le choix, comme je te l'avais recommandé ?

—Mais oui, petite mère. Je lui ai même dit qu'elle pouvait choisir la petite pomme ou rien du tout. Elle a choisi la petite pomme.

Au cercle.

—Oui mon cher. C'était au bal de l'Opéra. Je la sais ; elle était charmante. Toursure aimable. Malheureusement, elle avait un voile de dentelle sur la tête. Enfin, je l'accoste.... Horreur ! elle avait des cheveux blancs.....

—Je te comprends. Tu as été arrêté par les neiges !

Un directeur de café-concert de province télégraphie à son correspondant :

—Envoyez trois dames et deux comiques pour demain, sans faute.

Le correspondant répond :

—Vous envoie les deux comiques ; quant aux dames, il y a pénurie en ce moment.

Le directeur réplique aumitôt :

—Engagez Pénurie.

Et il imprrit sur les glaces de son établissement :

—Demain, début de Mlle Pénurie.

Amours bizarres :

L'officier de l'état-civil de Kelm a procédé à la cérémonie du mariage de deux pensionnaires de l'hospice des pauvres. Le fiancé, âgé de cinquante-six ans, est complètement aveugle ; la fiancée, qui a traversé soixante-sept hivers, est bergne.

Faites cesser votre toux irritante en prenant trois doses de sirop pectoral balsamique de Ducongé.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 15 mars 1890 —Indications : Pour la Louisiane — Temps beau, un peu plus chaud, vent du sud est.

Température du 14 mars 1891.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 145 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
Thermomètre du matin.....	46	8
Midi.....	54	12
3 P. M.....	58	15
6 P. M.....	56	14

La Nouvelle-Orléans a été hier le théâtre d'une terrible tragédie dont on trouvera plus bas les détails.

Les commentaires seraient superflus. Exagérés par le résultat négatif du procès criminel intenté aux auteurs présumés de l'assassinat du chef de police Hennessey, des milliers d'hommes, gaidés par des chefs bien connus, se sont précipités sur la prison de paroisse, en ont brisé les portes et ont mis à mort ceux qu'un verdict avait acquittés la veille.

Ces terribles représailles ont provoqué la plus vive émotion au sein de la population, et le sentiment des masses, profondément surexcité, ne paraît pas près de se calmer.

Dieu veuille que la justice criminelle à la Nouvelle-Orléans, évidemment dévoyée depuis quelque temps, arrive enfin à couvrir de son égide les citoyens de toute classe, et mette fin à un état de choses qui menace l'existence même de la société.

LA VENGEANCE

—DU—

PEUPLE!

La loi de Lynch à la Nelle-Orléans.

Terribles scènes à la Prison de Paroisse.

HENNESSEY VENGÉ

Par la mort de

Macheca, Scoffidi, John Comites, Chas. Trahina, A. Marchesi, P. Monastero, M. Politz, Jim Caruso, Frank Romero, Rocco Geracci et A. Bagnetto.

Ce n'est pas souvent que des scènes de violence se produisent à la Nouvelle-Orléans. Notre population, calme et réfléchie, respecte la loi, n'admet pas la justice sommaire et s'en rapporte toujours aux tribunaux pour venger la société outragée par l'effusion du sang de l'un de ses membres. Au mois d'octobre dernier, un de ceux-ci a été assassiné, criblé de balles, vers minuit alors qu'il rentrait chez lui.

Ce citoyen dont la population déplore encore la mort était un représentant de la loi, c'était le chef de police de la Nouvelle Orléans, le regretté Dave C. Hennessy.

Les assassins étaient doublement coupables d'avoir mis fin à la vie d'un homme par le meurtre, et d'avoir supprimé en lui un représentant de la loi, dont le seul tort était de la trop bien faire observer.

Malgré l'infamie du crime, la population est restée calme, elle s'est contentée de discuter, de manifester son indignation, elle n'a pas agi, elle n'a fait aucune violence aux italiens qui furent arrêtés après le crime, et que l'on soupçonnait d'en être les auteurs. Quelques jours plus tard, bien qu'étant encore sous le coup de l'outrage qui venait de lui être fait, elle se réunissait au square Lafayette pour écouter les conseils d'un comité de 50 citoyens, que le Maire, en cette grave circonstance, avait chargé du soin de défendre la dignité de la population et de veiller à ce que justice fut faite.

Plusieurs orateurs prirent la parole. Leurs discours empreints de la plus parfaite bienveillance à l'égard de la population italienne, tendaient à effacer toute idée que l'on rejetait sur une race toute entière la responsabilité du crime dont étaient accusés quelques uns de ses représentants.

Ces discours furent aussi et surtout une exhortation au calme, et à la patience.

Dans toute communauté, nous a-t on dit à cette époque, existent des tribunaux pour venger, par la punition des coupables, les outrages dont elle est l'objet. Attendez patiemment que la justice suive son cours et quels que puissent être les délais apportés dans le jugement de cette affaire, confiants dans la justice légale, n'ayez jamais recours à la justice sommaire ; des innocents pourraient être confondus avec les coupables.

La population approuva. Elle imposa silence à ses sentiments et sa conduite fut remarquable en cette circonstance.

Quatre mois se sont écoulés depuis cette date mémorable du 15 octobre, des arrestations ont été opérées, les témoins ont été trouvés et l'affaire a été appelée le 16 février devant la section B de la Cour Criminelle.

Dix jours ont été consacrés à la formation du jury, et après une attente de près d'un mois, la population impatiente a appris le 13 mars que le fameux jury dont la composition avait été si difficile, ne savait quoi penser de trois des accusés et croyait les autres innocents malgré les témoignages qui avaient été portés contre eux.

Ces témoignages, toute la population les a lus, une grande partie les a entendus ainsi que les plaidoiries, et ce jury, composé de *milliers* de personnes a rendu un verdict contraire à celui de ce jury de *douze* personnes qui représentaient la population et n'avaient sa confiance.

Il en est résulté de la part du pendle une indignation qu'il n'a pas cachée.

En présence de cette unanimité de sentiments, le Comité des 50, voyant que ses promesses étaient vaines, a senti qu'un devoir lui incombait, et partageant l'opinion du peuple, il l'a convoqué en masse pour s'entretenir avec lui de cette importante question.

Convoqués pour 10 heures, par la voie des journaux, au pied de la statue de Clay, le peuple s'y est rendu hier matin avec ponctualité.

Vous êtes préparés pour l'action ! disait cette convocation. On devait *agir*, en effet, comme l'on prouvé à la fois les paroles et les actes, pendant cette journée à jamais mémorable.

La date du 14 mars aura désormais sa place à côté de celle du 14 septembre.

Il n'était pas encore 10 heures, que déjà la circulation était interrompue sur la rue du Canal par une foule sans cesse grossissante, attendant avec anxiété les communications qu'on avait à lui faire, l'avis de sa même comité de 50 dont elle avait déjà suivi les conseils.

Le temps était sinistre, le vent un peu vif, le soleil éclairait plus de 8,000 visages, lorsque le comité des 50 ou du moins plusieurs de ses membres ayant à leur tête MM. W. S. Parkerson, W. Debagre et Wickliffe, sont arrivés par la rue St-Charles et ont pénétré en deça de la grille qui entoure la statue de Clay, après en avoir fait deux fois le tour.

Une ferme et inébranlable résolution se lisait sur leurs visages.

Au milieu du plus parfait silence, M. Parkerson s'adresse à la multitude qui l'entoure.

"J'ai déjà eu l'occasion de m'adresser à la population, dit-il, pour discuter des questions d'un intérêt vital pour elle, et je viens de nouveau aujourd'hui pour condamner devant vous un acte infâme, provoqué par le crime le plus révoltant qui figure dans nos annales criminelles.

Ce matin c'est l'assassinat du chef de police. Cet acte, chacun le sait, c'est celui de jury.

Je vous point ici en quête de renommée. Je ne suis qu'un simple citoyen américain, mais un bon citoyen, et comme tel, je suis ici.

Je suis ici pour vous dire qu'il ne suffit point de parler, il faut agir (Applaudissements).

Dans toute communauté des tribunaux existent pour punir promptement le crime, mais lorsque les tribunaux sont impuissants, que les jurés ne font pas leur devoir, qu'il y a parmi eux des hommes qui se parjurent, il est temps que le peuple fasse ce que ne peuvent faire les tribunaux. (Oui, bravo, continuez, c'est vrai !) Au milieu de nous, un représentant de la loi a été tué par une bande d'assassins. Ils ont porté un défi à la loi, et l'infamie doit cesser.

Ces misérables doivent être punis. Le jury n'a pas agi, c'est au peuple à le faire.

Je vous demande, citoyens, si vous acceptez sans protestations cette infamie.

(Non, non, jamais !)

Voulez-vous agir ?

(Allons y, passez devant !)"

Nous sommes prêts, ces messieurs et moi à vous conduire !

(Interruption causée par les cris de la foule qui exprime son désir d'aller à la prison de paroisse.)

M. Parkerson parle ensuite de O'Malley, puis M. W. Denègre prend la parole.

J'ai vu, dit il, au 14 septembre 1874, une foule comme celle qui m'entoure en ce moment, assemblée pour affirmer la puissance de sa volonté. C'est aujourd'hui le 14 mars, pourquoi n'en feriez-vous pas autant ?

Notre ami Dave Hennessey a été tué, on a fait appel au peuple pour aider la justice, la loi, les juges et le jury, à trouver, à juger et à condamner les coupables.

Hennessey est mort, on s'est moqué de la loi, il appartient au peuple d'agir pour mettre un frein à ces infamies.

Mais il ne s'agit pas de parler sans agir. (Non, non, bravo !)

Je prétends que le jury a été acheté ou du moins que plusieurs de ses membres l'ont été.

Je n'ai aucune haine pour les Italiens ou les Siciliens comme peuple, mais je veux voir punir les assassins de Hennessey.

Je veux que tous vous veniez avec moi. Moi, je suis avec vous, voulez-vous me suivre ? (Oui ! oui !!)

Resterons-nous à la merci des assassins ? (Non !)

Le Comité qui a été choisi pour représenter le peuple n'a pas atteint son but, il est sans pouvoir, et en son nom, je vieus vous dire, que puisque ce Comité est impuissant, puisque les tribunaux le sont aussi, c'est à vous de vous protéger !

M. J. C. Wickliffe parle ensuite en ces termes.

Citoyens.

Lorsque le peuple s'est assemblé au square Lafayette, il s'est assemblée pour parler.

Ici, au pied de la Statue de Clay, il est réuni *pour agir*.

Ce n'est plus le moment de parler.

Dans la prison de paroisse sont enfermés des hommes que le jury a déclarés innocents du meurtre de Dave C. Hennessey.

Va-t-on les remettre en liberté ? (Imprécations, cris de vengeance.)

Allez vous laisser la Mafia exister en ville pour supprimer à loisir nos citoyens, en pleine rue, par l'assassinat, et corrompre ensuite les jurés pour assurer la liberté aux coupables ?

Etes-vous prêts à chasser de la ville cette bande de misérables ? (Nous sommes prêts ! A la prison ! Assez de Mafia ! Mort aux assassins ! Conduisez nous !)

Voulez-vous vous protéger ? (Oui ! C'est la première loi de la nature. Ce n'est pas assez de parler, il faut agir.

(Venez Wickliffe, Venez, Parkerson, Nous sommes prêts ! Partons ! Faut-il des armes ?)

Oui, répond M. Wickliffe.

Allez chercher vos armes et rejoignez-nous au Square Congo.

La foule s'était grossie à ce moment d'un grand nombre de passants. Il y avait au moins 6,000 personnes qui lorsque les orateurs sont descendus sont parties au pas de course dans la direction de la rue des Remparts.

Tous ces hommes brandissaient leurs chapeaux et poussaient des cris de vengeance.

On eût dit que la population venait d'être prise d'un accès de folie. C'était un torrent humain qui s'écoulait avec une force terrible par le centre de la rue du Canal et les trottoirs, aux yeux étonnés des marchands et des employés de magasin qui s'étaient rangés le long de ceux-ci pour assister à cet effrayant défilé dont aucune description ne peut donner une idée.

De la rue des Remparts au Square Congo, le torrent grossit encore, les rues latérales sont autant d'affluents et bientôt 20,000 personnes sont groupées devant la prison de paroisse. Hommes de tous les âges et de toutes les conditions, enfants et jeunes gens, blancs et nègres sont massés devant la vieille prison, attendant le signal.

Il ne manquait qu'un chef pour conduire le peuple, ce chef trouvé, il ne manquait plus que le signal de la vengeance.

Après 10 minutes d'attente, un formidable hourrah qui doit avoir fait retentir d'un lugubre écho les murs de la prison, annonce l'arrivée de MM. Parkerson, Denègre et Wickliffe qui, bras dessous bras dessous, armés de carabines, avancent à la tête d'une centaine d'hommes armés de Winchesters et de fusils de chasse.

Et ces hommes ne sont pas des hoodlums ni des partisans de l'émeute, ce sont tous citoyens paisibles, respectables, considérés, influents même, de notre communauté.

Immédiatement, M. Wickliffe, après avoir obtenu le silence de la foule, enjoint à trois agents qui cassaient de défendre l'entrée de la prison, de se retirer, et sous la menace des armes, ils obéissent.

Il demande ensuite au capitaine de la prison, M. Lem. Davis, d'ouvrir la porte.

Refus formel, auquel répond dans la foule le cri de "Des haches, allez chercher des haches !"

Et une douzaine de personnes fendant la foule pour aller chercher des haches, des leviers et autres engins qui sont successivement essayés, mais sans succès contre la lourde porte de la prison.

Pendant qu'on essaie de la forcer, quelqu'un annonce que l'on essaie de faire fuir les prisonniers par la rue Stephane, par derrière la prison et aussitôt une partie de la foule se disperse de ce côté, tandis que dans la rue Marais on s'efforce de défoncer une petite porte très étroite qui donne accès dans la chambre du capitaine.

Les efforts des assaillants ne tardent pas à être couronnés de succès malgré les précautions prises à l'intérieur, et l'on va immédiatement annoncer la nouvelle à M. Wickliffe qui cherchait encore les moyens de pénétrer par la porte d'entrée.

Il amène ses hommes armés de ce côté et bientôt la chambre qui est très exiguë, est si encombrée qu'on ne peut plus s'y mouvoir. Un lit qui gênait le passage et tenait la place de plusieurs hommes armés est brisé, une armoire en partie démolie, et tandis que les hommes armés arrachent la serrure d'une deuxième porte qui doit leur livrer définitivement passage pour accomplir leur œuvre, M. Wickliffe, sur le seuil de la porte, en défend l'accès à tous ceux qui ne sont pas armés et bientôt même annonce à la foule qu'il y a assez d'hommes à l'intérieur.

La foule, dit il, sera satisfaite. C'est notre désir, mais nous voulons éviter un encombrement qui ne produirait rien de bon. Nous voulons agir calmement et avec discernement. Nous ne voulons pas tuer Matranga et Incandona qui ont été légalement acquittés, ni le jeune Marchesi, parce que c'est un enfant ; nous ne ferons pas violence non plus aux accusés qui n'ont pas encore comparu, nous plus qu'aux trois qui bénéficient du *statu quo* et sont destinés à être de nouveau traduits devant la cour criminelle.

Nous n'en voulons qu'à ceux qui ont été acquittés par le jury et que nous ne voulons pas voir en liberté parmi nous. Quant à eux vous pouvez être assurés que justice sera faite et pour donner satisfaction à la population, elle sera faite sous ses yeux, les coupables seront exécutés en public.

M. Wickliffe demande ensuite aux membres de la presse qui peuvent se trouver dans la foule d'entrer avant la fermeture de la porte. Pendant ce temps, les citoyens armés sont entrés dans le prison. Ils demandent au chef de la pôrte intérieur et après l'avoir obtenue il se répandent dans la prison à la recherche des Italiens qui en apprenant le danger qui les menaçait ont couru dans toutes les directions et se sont cachés de leur mieux.

Les citoyens les cherchent de cellule en cellule, dans la cour de la division des blancs et l'un d'eux aperçoit à travers la grille d'une cellule du deuxième étage, la figure de Scoffidi qui s'est réfugiée dans la section des condamnés.

Plusieurs coups de feu ont lui sont tirés, mais il disparaît immédiatement et la petite armée demande la clef du "quartier des femmes."

Un des gardiens avait en effet permis aux Italiens de s'y cacher.

Le chef est obligé sans trop de difficulté et le recherche des assassins recommence.

Avant d'ouvrir la porte de la Cour, un des citoyens s'adresse à ceux qui le suivent et leur recommande le sang-froid et la prudence.

"Que personne vous les assassine, dit-il."

Plusieurs voix répondent affirmativement, et la porte étant ouverte, ils trouvent dans la cour une négresse qui les informe que les prisonniers se sont cachés au premier étage.

Au moment où ils arrivent au haut de l'escalier, ils aperçoivent en effet plusieurs hommes courant sur la galerie et qui descendant par le côté opposé se réfugient dans le coin sud-ouest de la cour avec l'intention évidente de pénétrer dans une cellule, mais elle est close et dans le couloir, à travers les barreaux de la porte de cour qui a été refermée, et qui fait presque encoignure avec celle de la cellule dans laquelle les prisonniers ont essayé d'arrêter, d'autres hommes armés ont passé les canons de leurs fusils par les barreaux.

Les Italiens, pales de frayeur, tremblent de tous leurs membres, demandent grâce d'une voix lamentable, mais quelqu'un donne le signal, le premier coup part, puis un second, deux, quatre, huit, dix, et dans cette encoignure tombent, pêle-mêle, mortellement blessés, mêlant leur sang qui s'échappe de leurs blessures, Monastero, Geracchi, Jim Caruso, F. Romero, Comites et Trahina.

Caruso est étendu sur le ventre; sur lui Trahina est tombé en travers, et sur eux deux, étendu sur le dos, les bras en l'air, les yeux démesurément ouverts est tombé Monastero; à gauche, plusieurs balles ont étendu Comites, à droite, près de la porte, gît Geracchi et à l'écart, la face contre terre, Frank Romero baigne dans une mare de sang.

Après les premières décharges, le râle de ces mourants se confond dans un cri d'agonie dont l'horreur est impossible à rendre, mais la pluie de balles continue sur ces amas de corps humains, et bientôt tous ces malheureux qui s'agitent pêle-mêle sont sans mouvement. Tout le monde est mort.

On ouvre la porte pour examiner les cadavres et l'on découvre que Romero râle encore malgré une affreuse blessure à la tête, par laquelle une partie du cerveau s'est échappé. Il est étendu à terre et par la bouche il a rendu un flot de sang qui s'allonge en un ruisseau rouge sur les dalles de la cour.

Bagnetto, qui se trouvait parmi ces hommes, n'est pas mort non plus.

Protégé par le corps des autres, il n'a pas été blessé, mais il a déjà sur son visage la pâleur de la mort. Assis au milieu de ces cadavres et en plein sang, il implore du regard et du geste la pitié des vengeurs. Quelques-uns le mettent en joue, mais une voix conseille de le pendre au dehors pour satisfaire la foule. Ce plan est adopté et une corde lui est passée non sans difficulté autour du cou.

Il crie, il se débat, mais on le traîne par la corde à travers les corridors jusque dans la rue et évanoui, à moitié mort déjà, assurément sans connaissance, il est hissé en face la prison à un arbre où un pauvre homme de bonne volonté attache l'extrémité opposée de la corde. En redescendant à terre, il le frappe à la figure et plusieurs personnes s'apprêtent à tirer sur ce corps inerte, mais la foule proteste. Pendant que l'on faisait justice dans la cour, les autres prisonniers étaient ramenés par une autre bande au 2me étage.

C'étaient Macheca, Marchesi et Scoffidi.

Macheca est armé d'une massue et veut se défendre mais il est étendu sur la galerie, d'une balle dans la tête et à ses côtés tombent successivement Scoffidi et Marchesi, tandis que Politz est pendu au dehors, à un bec de gaz, coin Ste-Anne et Marais.

C'est à grand peine qu'on arrive à lui passer la corde au cou et à l'amener à la potence et une fois qu'il y est hissé, plusieurs balles viennent hâter sa mort.

Les deux corps ont été laissés quelque temps exposés pour satisfaire la curiosité publique et servir de leçon, leçon terrible, aux assassins.

Lorsque justice a été faite, M. Parkerson et ses compagnons sont sortis de la prison et il a rendu compte à la foule de sa mission.

Il a annoncé que les assassins étaient morts et leur a cité les noms de ceux qui venaient d'être exécutés. La foule voulait s'assurer par elle-même que tout le monde était bien mort, mais il le lui a affirmé et lui a conseillé de se disperser paisiblement et sans démonstration.

La loi de Lynch, a-t il dit, est une terrible chose, mais la Mafia doit disparaître de la Nouvelle Orléans. A partir d'aujourd'hui et pour toujours. La loi n'a pas suffi à nous protéger, et le peuple a agi aujourd'hui en justicier. Il fallait que le meurtre fut puni.

Nous avons exécuté le vœu du peuple, mais il faut s'arrêter là.

Le peuple demande à grands cris à se venger d'O'Malley, mais M. Pakerson répond que si les citoyens ont confiance en lui, il doivent se contenter de la promesse que O'Malley sera puni comme il le mérite et il termine en leur conseillant de se disperser en bon ordre.

L'orateur est alors porté en triomphe et la masse humaine, plus de 30,000 personnes, qui encombrent le voisinage de la prison jusqu'au milieu du Square Congo, se précipite sur les traces de MM. Parkerson, Denègre et Wickliffe qui se sont placés de nouveau à la tête des citoyens armés et reprennent la direction de la statue de Clay.

Sur tout le parcours de cette foule joyeuse qui ne cesse de pousser des hourrahs, des femmes à toutes les fenêtres et sur tous les balcons l'acclament, battent des mains, agitent leurs mouchoirs.

En arrivant à la statue de Clay, M. Parkerson adresse encore quelques paroles, donne quelques sages conseils à cette foule et en quelques instants chacun a repris le chemin de ses affaires ou de chez lui et on ne se donterait pas de la terrible exécution qui vient d'avoir lieu.

Mais tout cela s'est passé plus vite qu'on ne peut le raconter. Il est à peine un peu plus de 11 heures. En une heure, la décision a été prise, le plan arrêté et mis à exécution.

Vers midi, le coroner Lemonnier s'est rendu à la prison pour faire son enquête. La prison est pleine de sang, on dirait un abattoir.

Dans la cour, 6 cadavres ; au 2me étage, sur une galerie, 3 autres, et au poste de police ceux de Politz et Hagnetto qui ont été pendus. Au total 11 exécutions.

FUSILLÉS.

Marchesi, Sr,	A. Scoffidi,
Rocco Geracci,	P. Monastero,
Chas Trahina,	Jim Caruso,
Loretto Comites,	Frank Romero,
et Macheca.	

PENDUS.

Bagnetto et Politz.

Sunzeri et Pizzo ont échappé à la mort en se cachant dans un chenil, et Matranga, Incardona et Marchesi, jr, ont été épargnés.

Le Dr. Lemonnier a commencé à examiner les cadavres qui se trouvaient dans la cour des femmes.

Voici le résultat de l'enquête :

ROCCO GERACCI—1 balle dans le poitrine.

CHAS. TRAMINA — 10 blessures à la poitrine 1 au coté gauche de la face, 1 à l'épaule gauche, 1 au dessus de l'épaule. Total 13.

PETER MONASTERO—1 dans le cou, 1 derrière la tête—Total 2.

JIM CARUSO—1 balle à la figure, 1 dans le cou, 9 à la poitrine, 12 dans l'abdomen, 4 à l'aine, 3 à la cuisse droite, 4 à la gauche—Total 36.

LORETTO COMITES—1 à la poitrine, 1 à la tête, 4 au côté droit, 1 au côté gauche du dos. Total 7.

FRANK ROMERO—Blessé par la décharge d'un fusil de chasse. Le cerveau a été ravagé, la figure brûlée par la poudre.

A. SCOFFIDI—1 balle au-dessus de l'œil droit.

J. P. MACHECA—Le coroner n'ayant pu découvrir aucune blessure, croit d'abord à une fracture du crâne et est obligé de faire l'autopsie. Après avoir enlevé le cerveau, il s'aperçoit qu'il a été ravagé à sa partie postérieure, sans doute par le passage d'une balle et il découvre en effet par l'examen intérieur de la tête un trou de balle à deux pouces environ derrière l'oreille gauche. Il a succombé à une congestion cérébrale.

MARCHESI — Blessé à la partie supérieure de la tête. A eu les yeux crevés par les balles, la tête fendue d'un coup de hache, le pouce, l'index et une partie de la main droite enlevés d'un coup de fusil dont il a saisi le canon pour détourner le coup. Malgré ses horribles blessures, il est encore vivant. La barbe est ensanglantée, sa figure meurtrie et couverte de sang. Il est horrible à voir.

A midi, toute la police de la ville était réunie à la Station Centrale attendant des ordres du maire. Le chef et tous les capitaines avaient revêtu leurs uniformes. Les wagons de police avaient aussi été amenés pour transporter promptement les agents en cas de besoin.

Dans l'après-midi, l'avocat-général s'est rendu à la prison de paroisse pour obtenir du Capt. Lem Davis les détails de l'attaque de la prison par le peuple, pour pouvoir présenter à ce sujet un rapport au gouverneur Nicholls.

En face la prison, plus de 3,000 personnes ont stationné pendant le reste de la journée et 40 agents sont été envoyés pour maintenir l'ordre. Mais c'était une foule curieuse seulement et bien intentionnée, composée de femmes et d'enfants en grande partie.

A cause de cette foule, les prisonniers qui travaillaient dans les rues n'ont pas été ramenés à l'heure accoutumée à la prison. Ils ont été gardés au Poste Central et ramenés dans la soirée seulement. Le chef de police déclaré que passant hier matin en buggy auprès de la statue de Clay, il n'a vu qu'un rassemblement pacifique et n'a pas pensé qu'il fut nécessaire d'envoyer un détachement de police.

Pendant que l'on tirait dans la prison, les agents du 4me poste, impuissants contre la foule, s'amusaient à compter les coups de feu.

Tous les Italiens du marché Trémé ont pris la fuite et ont disparu lorsque les premiers coups de feu ont été tirés. Plusieurs sont même partis en voyant arriver la foule.

Les gamins ont emporté comme reliques des morceaux de la chemise de Politz, une chemise en flanelle dont il restait fort peu sur son corps quand il a été dépouillé et emporté à la station du 4me precinct.

Les vêtements de Bagnetto ont été déchirés de la même façon et il n'y avait pas assez de corde pour tout le monde.

Le Cotton Exchange, le Stock Exchange, le Board of Trade, le Sugar Exchange ont adopté des résolutions par lesquelles ils déclarent approuver la vengeance de la population, tout en déplorant que par suite de la mauvaise administration de la justice criminelle on ait été obligé d'avoir recours à la violence.

M. Carte, le Consul d'Italie, informé hier matin par quelqu'un, de ce qui allait se passer, est allé à la mairie demander protection pour les prisonniers et les italiens en général.

M. Shakespeare étant absent, il est allé trouver le gouverneur qui l'a renvoyé au maire, lui disant qu'il le trouverait sans doute au Pickwick Club, mais il ne l'a pas rencontré et il a été informé quelque temps après de ce qui s'était passé à la prison. Il n'a pas encore décidé quelle serait son attitude dans cette affaire.

Deux seulement de ceux qui ont été tués sont sujets Italiens : Monastero et Marchesi. Les autres sont tous naturalisés.

Le sergent Hevron a été légèrement blessé au cou par une balle perdue.

Les juré Livandais, qui étaits employé au Southern Pacific, a perdu sa place, les autres employés ayant menacé de quitter la compagnie si M. Livaudais n'était pas renvoyé.

Le juré Seligman a été expulsé du Stock Exchange et du Club de Gymnastique des Jeunes Gens.

Le juré Seligman s'est rendu hier soir au poste du 5me précinct pour implorer la protection de la police.

Le vieux Marchesi est mort hier soir à 7:30 heures.

Dans la matinée, après la fusillade, son fils s'est informé de lui. On lui a dit qu'il avait été tué.

"Ah ! mon Dieu ! s'est il écrié, me voilà seul au monde, on peut me tuer aussi !"

Dans la soirée, un meeting a été tenu au Rond-Point de Lee où M. Parkerson a harangué de nouveau la foule pour l'exhorter encore dans le calme le plus complet.

Tout était tranquille hier soir comme s'il ne se fut rien passé dans la journée.

Le corps de Macheca a été emporté de la prison à 2 heures 30, par MM. Frantz & Schoen.

Les autres corps ont été aussi réclamés par les familles.

Société de St-Vincent de Paul—Conférence de St-Louis. —Ce matin à la Cathédrale St-Louis, nous le rappelons à nos lecteurs, sermon de chants, au profit de la conférence St-Louis, Société de St-Vincent de Paul, par le Rév. Père Bourgeois, provincial de l'ordre des Dominicains, et prédicateur de la Station du Carême.

Après le sermon, des demoiselles appartenant à la paroisse, feront la quête dans l'Eglise métropolitaine. A cette occasion, messe solennelle en musique, exécutée par un grand chœur.

Il y aura, ce matin, foule à la Cathédrale.

Nouveau journal quotidien. —L'*Orléanais* du 14 mars nous apprend qu'il paraîtra comme journal quotidien dans la première quinzaine d'avril. Toutes nos sympathies lui sont acquises d'avance. L'*Orléanais* paraîtra l'après-midi. Il y a largement place, dit il, pour deux feuilles en français, à la Nouvelle Orléans, où la bonne moitié de la population parle cette langue. Nous espérons que deux organes pour défendre les intérêts de la race latine, ou plutôt des vrais louisianais qui sont menacés dans leurs mœurs et leur langue primitive, ne sont pas de trop.

Phœnix Benevolent Association.—Cette Association donnera un grand bal au Washington Artillery Hall, jeudi, 19 mars. Nous la remercions de sa gracieuse invitation.

Par cable de Paris.—Tous les pharmaciens à l'avenir vendront la bouteille de Sirop Delabarre, 60 cents ; ancien prix, $1.

De Memphis.—Nous entendons de tous côtés faire l'éloge du sirop pectoral balsamique de Ducongé. La population ici en veut et n'en désire pas d'autres.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. **Brown's Iron Bitters** Rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

Un mot d'enfant :

—Alors, ma petite Lili, pauvre grand'maman est morte ?

Lili, 4 ans.—Oui, monsieur. Oh ! maman a joliment pleuré ; et papa aussi. Et mon frère Bob aussi, et ma sœur Marie aussi.

—Et toi ?

—Moi.....j'essaraie !

Police correctionnelle :

—Vous serves chez un charbonnier, on vous envoie en recettes et vous gardez l'argent !

—Oh ! mon président, dans une boutique comme ça, un peu de braise de plus ou de moins.....

Dans la rue, un attroupement s'est formé.

Un monsieur qui passe avec sa femme, entend dire qu'il s'agit d'un homme écrasé qui a été tué net.

Le monsieur se précipite et constate que la victime n'a qu'une jambe cassée. Et revenant vers madame, d'un air dégagé :

—Peuh ! ce n'est rien du tout.

La grippe n'est plus. Le sirop pectoral balsamique de Ducongé l'a tuée. Pour guérir la toux et les rhumes, il n'a pas d'égal.

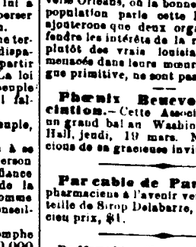
Le petit Z..... est allé faire une tentative d'emprunt chez le vieil usurier Gobseck.

—Eh bien ! lui demande son ami, qui l'attendait sur la chaussée, comment t'a reçu Gobseck ?

—Oh ! répond Z..... d'un ton navré, il m'a longuement regardé.

—Je comprends, riposte l'ami, il t'a regardé avec intérêt.

VOYEZ-VOUS MON ÉPONGE?



CHEZ vos Boss avec le WOLFF'S ACME BLACKING Une fois par Semaine!

Les autres jours, lavez-les et nettoyez-les avec une ÉPONGE MOUILLÉE.

FAITES COMME J'AI FAIT

CHAQUE ménagère
CHAQUE bureau
CHAQUE propriétaire de voiture
CHAQ